

&CHAPITRE 7 :

MENOPAUSE ET IMAGE DU CORPS

Puisque tant de femmes connaissent à la ménopause une telle détresse par rapport à la perte de leur image corporelle, il nous semble indispensable de reprendre la question de la constitution de cette image et son rapport au regard, du point de vue psychanalytique.

Aux USA, le thème du regard est surtout évoqué par ceux qui travaillent autour de la psychologie du self. C'est ce que nous renvoient nos collègues américains, quand nous leur exposons le rôle du regard de l'Autre dans la constitution du moi chez Lacan. Selon Helena Harris, très critique quant aux conceptions freudiennes sur la ménopause, la psychologie du *self* devrait pouvoir faire avancer la problématique de la ménopause.

La régulation de l'estime du self (concept important de cette psychologie) « *est en relation intime avec la fonction de l'objet du self. L'image du self est affectée, jusqu'à un certain degré, la vie durant, par les reflets du self que nous pouvons lire dans le regard des autres* »¹. L'auteur propose de travailler la ménopause en prenant en compte la dimension du regard. Je vais m'y prêter, mais à partir des formulations lacaniennes sur le *stade du miroir*, ce qui permet de garder une cohérence avec les autres concepts de Freud qui me semble les plus opérants pour éclairer cette clinique.

LE STADE DU MIROIR

J'ai beaucoup travaillé cette question à partir de ma clinique de l'autisme. Dans la psychopathologie de la vie quotidienne, certaines difficultés, au niveau de l'image corporelle pourraient provenir d'un défaut du regard de l'Autre et signer, non pas un autisme, mais ces inquiétantes sensations dysmorphiques, que nous connaissons bien dans la clinique courante de la ménopause.

Selon Lacan, l'image corporelle se constitue dans l'expérience du *stade du miroir*². Vers six mois, le bébé va faire sa première expérience avec son image dans le miroir ; il se tourne alors vers l'adulte qui le soutient, qui le porte et attend de lui qu'il entérine par le regard ce qu'il perçoit dans la glace. Lacan accorde une particulière importance à ce temps de reconnaissance par l'Autre de l'image spéculaire. C'est cette expérience qui permet au futur sujet d'appréhender son image en tant que pré forme (*Urbild*) de son moi. Cette image est d'emblée dépendante du regard de l'Autre, elle y est tout à fait aliénée.

Dans la théorie de Lacan, le miroir est métaphorique de deux entités cliniques différentes. Il est le miroir de l'expérience narcissique courante du sujet avec son image ou son semblable, le petit autre. Mais, dès son séminaire sur le transfert, Lacan le prend aussi comme métaphore du regard de l'Autre, qu'il écrit alors (A).

Ce sont donc ces images, auxquelles le sujet s'identifie tour à tour, qui vont être la base de sa conception du moi et de l'autre. Et c'est justement sur cette fonction imaginaire que Lacan pense devoir articuler les pulsions sexuelles chez l'être humain. Le propre de l'image étant l'investissement par la libido, Lacan appelle investissement libidinal : « *ce en quoi l'objet devient désirable, ce en quoi il se confond avec l'image que nous portons en nous* »³. Ceci pourrait rendre compte du fait qu'une perte d'adéquation entre l'image qu'une femme porte en elle et celle qu'elle voit peut la mener à penser qu'elle n'a plus le droit de prétendre aux rapports sexuels⁴.

Pour sortir de cette aliénation radicale à l'image en tant que Moi Idéal de lui-même, le sujet va s'appuyer sur son Idéal du Moi, hérité, nous l'avons vu, d'une identification à un trait paternel. Nous savons que pour la plupart des hommes cet Idéal du Moi prendra le dessus, ce qui les laissera à l'abri des changements corporels. Chez une femme, son être de sujet également trouvera abri dans cet Idéal du Moi, mais pour ce qui en est de sa féminité, elle restera dépendante de cette image en tant que Moi Idéal, construite à partir du regard de l'Autre et jamais définitivement acquise.

Certaines féministes américaines ont dénoncé, à juste titre, le leurre de cette image, mais elles incriminent la culture alors qu'il s'agit, à mon avis, d'un phénomène lié à la constitution même de l'image corporelle.

Dans son séminaire sur l'angoisse⁵ (1962), Lacan reprend la question du rapport du sujet à son image spéculaire qu'il dissocie du rapport au regard du grand Autre⁶. Cette nouvelle conception est essentielle pour la clinique de la crise du milieu de la vie. Il reconnaît maintenant que dans le rapport spéculaire, le sujet ne voit pas son image corporelle investie libidinalement, elle n'a pas à ses yeux, valeur d'objet « a ». Une femme, par exemple, ne peut se voir dans le miroir que manquante (-□). Il y a toujours quelque chose qui cloche, dans cette image.

Ce qui lui permet de voir son image corporelle phallicisée - c'est à dire, investie libidinalement - c'est le regard-voix de l'Autre ou de celui qui veut bien en occuper la place : le mari Amoureux ou l'Amant. Il est de clinique courante, et surtout au milieu de la vie, qu'une femme, nous l'avons vu avec Simone de Beauvoir, trouve surtout des causes de dépit dans l'image que son miroir lui renvoie. L'image spéculaire présentifie aussi le rapport au semblable, nous voyons figuré que ce ne sont pas les petits autres, les autres femmes, qui peuvent assurer une femme de son image. Même quand elle ne fait pas l'objet d'une remarque désobligeante : « *tu as l'air fatigué, ma chérie, tu ne devrais pas travailler autant* », elle risque de ne voir chez l'autre que les atteintes de sa propre image (-□).

Dans *Les Mandarins*, Simone de Beauvoir décrit bien cela. Si, à quarante ans, Anne l'héroïne, se trouve *trop vieille*, c'est à cause de l'image spéculaire des autres femmes de son âge : "*Les miroirs de verre sont trop indulgents: c'était ça le vrai miroir, le visage de ces femmes de mon âge, cette peau molle, ces traits brouillés, cette bouche qui s'effondre, ces corps qu'on devine curieusement bosselés sous leurs sangles. Ce sont des vieilles peaux, pensais-je et j'ai leur âge.*"

Par contre, un partenaire aimant pourra lui redonner, par le brillant de son regard - une petite étincelle qui illumine la scène - ou le timbre de sa voix, l'assurance que son image est tout à fait recevable, voire réjouit cet Autre qu'il veut bien venir incarner.

La qualité esthétique objective de ce corps dans sa dimension réelle - c'est à dire purement organique - n'est pas primordiale dans ce que le regard de l'Autre renverra. J'ai compris cela, de façon saisissante, en regardant des «nativités» dans la salle des peintres primitifs flamands, au Musée d'Art Ancien de Bruxelles. Dans certaines, on y voit, couché sur la paille, entre le père et la mère agenouillée, un nouveau-né dont la maigreur et la laideur, de même que sa couleur verdâtre, rappellent celle des nourrissons prématurés. Ce détail toutefois n'est visible qu'à l'observateur attentif, car les regards des personnages parentaux sont emplis d'une telle ferveur qu'ils occultent la pâle réalité de la petite figure. Et, pour dissiper le moindre doute quant à sa majesté, le corps de l'enfant est entièrement nimbé d'or. C'est bien d'une image idéalisée qu'il s'agit, centre d'investissement et objet d'amour.

Même le visage, d'une femme d'un certain âge, peut apparaître, au regard-voix d'un Autre aimant, investie de cette libido qui lui confère une valeur d'objet « a ».

LA VOIX COMME MIROIR

Dès sa naissance, bien avant le *stade du miroir*, le nouveau-né entend dans la prosodie de la voix maternelle qu'il est investi libidinalement par elle; qu'il est l'objet perdu de sa

jouissance⁷. La mère indique par sa voix, comme par son regard, qu'il la comble de joie, qu'il a une valeur phallique à ses yeux. Elle occupe alors pour lui, la place de S(~~A~~), place de la jouissance de l'Autre en tant que marqué par un manque.

Le psychanalyste Hiltenbrandt⁸, rappelait que « *dès les premiers instants de sa venue au monde, le corps est happé dans le regard de l'Autre, soumis d'entrée à sa jouissance* ». Là se rencontre, ajoutait-il, la condition pour que ce corps trouve, dans les cas les plus favorables, son assise comme corps socialisé.

Souvenons-nous que, dans les formules de la sexuation, Lacan inscrit S(~~A~~) – la jouissance de l'Autre – comme une des directions vers laquelle (~~I~~A) femme tend.

Puis, le bébé devient une petite fille, et le père va venir se substituer à cette place d'Autre, garant de la valeur libidinale de son image. Le refus qu'il devra lui faire et du pénis et du bébé, pour cause d'interdit de l'inceste, aura une répercussion différente sur son identité féminine si elle lit dans le regard-voix paternel que son image réjouit ses yeux. Mais même un père aimant ne peut garantir éternellement la valeur libidinale de l'image de sa fille. Un Amoureux pourra prendre la relève à cette place Autre.

Si à une femme vieillissante, un homme peut trouver d'innombrables charmes, certaines femmes, il est vrai, n'ont aucun regard d'homme aimant qui puisse jouer ce rôle. Si elles veulent continuer à s'assurer de la brillance phallique de leur image leur destin est alors bien cruel, jusqu'à sombrer parfois dans une sorte de folie. C'est, me semble-t-il, ce qui arrive à Mme Hermet. C'est aussi le cas de la belle-mère de Blanche Neige ou de Cruela, qui se transforment en sorcières.

TEMOIGNAGES DE FEMMES SUR LEUR IMAGE DU CORPS

Les féministes américaines sont celles qui se sont le plus intéressées à la question de la ménopause. Le collectif de Boston, l'un des groupes les plus actifs a, malgré ses convictions féministes, recueilli des témoignages fort intéressants.

Une femme de 45 ans parle de son expérience douloureuse auprès d'un homme plus jeune qui ne voulait que son amitié. Elle avait entendu ce rejet sexuel comme lié à son âge et s'était mise à se voir sur un mode très dévalorisant. Elle pensait que, puisqu'elle vieillissait, plus personne, surtout aucun homme, ne pourrait l'aimer. Cette souffrance avait été réparée par l'amour et l'attention d'un autre homme. Depuis qu'elle l'avait rencontré, elle avait un tout autre regard sur elle-même: « *c'est comme si, quand je regardais dans le miroir, je voyais un personnage différent - comme si toute mon apparence externe avait changé à mes propres yeux, pouvant être reconstruite ou démolie par le regard d'un autre.* »⁹ Mais elle se reprochait de dépendre ainsi de ce regard d'un homme ; comme si elle n'avait pas, à l'intérieur d'elle-même, de quoi se soutenir toute seule.

On ne peut que souscrire à la vérité de ce texte. Malheureusement, l'espoir d'Ernest Jones ne se réalise pas, il n'y a pas une identification primaire de la fille à la mère, sinon l'identité féminine ne serait pas aussi sujette aux caprices de l'Autre ou à l'âge. Certes, l'identification à un trait du père reste acquise de façon définitive par le sujet, sous forme d'Idéal du Moi et ce trait, le sujet le garde, comme son ombre, attachée à son pied. Si cela peut fournir une identité au sujet, ce n'est pas une identité féminine.

La psychanalyste Martine Lerude s'est penché de façon intéressante sur la question de la beauté et du féminin, question qui devient aigüe au moment d'un changement dans le réel du corps féminin ou lors de la perte d'un lien amoureux. Elle écrit : « *le retrait d'investissement libidinal du partenaire dépourville le sujet de son image idéale et réalise une véritable amputation de telle sorte que l'objet, le rien, se trouve dénudé jusqu'au point où le sujet est soumis à l'angoisse de n'être que ça, cette carcasse, ce corps réel, ce petit a privé de son habillage, de son brillant phallique qui le faisait tenir* »¹⁰.

LES RELATIONS ENTRE FEMMES

Comment se protéger contre cette place de déchet, *d'objet* a désinvesti libidinalement ? Selon le collectif, certaines lesbiennes seront moins concernées par les transformations de leur image corporelle - la prise de poids, le vieillissement - que les femmes hétérosexuelles. Ce serait là une solution pour se réconcilier avec son image. En voici un témoignage : « *Quand je suis devenue lesbienne, mon image du corps a changé. Le corps de mon aimée était semblable au mien (...) notre amour était basé sur un respect mutuel, les corps venaient après. Je me regardais dans le miroir quelques années après notre rencontre et rien ne semblait avoir changé. Mes seins tombaient plus, étaient moins proéminents. Mais, c'est surtout le sentiment à l'intérieur de moi qui avait changé : mes seins faisaient partie d'un tout; il n'était pas un objet à entrevoir, ni à découper* »¹¹.

Il est vrai que le désir masculin, pour se soutenir, va par de brefs regards opérer des découpes sur le corps féminin. Une femme, suffisamment assurée par ailleurs de son être de sujet, peut se prêter à ce jeu. Mais on comprend aisément qu'une autre, plus fragile, puisse vivre cette découpe d'un *objet* "a" sur son corps comme une boucherie, surtout quand les parties visées ne présentent plus la fraîcheur d'avant ; c'est tout son être qu'elle pourrait, alors craindre de voir chuter comme déchet.

UN ROMAN SUR LA CHIRURGIE ESTHETIQUE

Un roman récent de Madeleine Chapsal, *L'embellisseur*¹², qui traite de la chirurgie esthétique aborde, à plusieurs repises des questions qui nous intéressent : la quarantaine, l'amour avec un homme plus jeune, puis l'image d'une femme à la cinquantaine.

Justianne vient d'avoir quarante ans. Elle rencontre alors Jean-Marc, photographe, de dix ans plus jeune qu'elle.

Le roman met d'emblée en scène le rôle du regard d'un amant en tant que regard de l'Autre fondateur. Ce qui a plu à cette femme de quarante ans, c'est le regard que le jeune homme, photographe, a porté sur elle: « *Elle aime l'image que le garçon avait prise d'elle, donc qu'il voyait. Ne lui avait-il pas affirmé qu'en photographie comme en peinture, on représente ce qu'on a détecté derrière l'apparence?* » Nous pourrions dire que la photo cesse alors d'être une pure image virtuelle, dans le champ spéculaire, pour intégrer la brillance phallique que l'objet photographié possède au regard de l'Autre. Face à ce type de photo, une femme se retrouve tel le bébé devant le miroir qui ne voit pas son image spéculaire, (-□), mais le brillant dans le regard de l'Autre qui le porte. Brillant qui auréole son image, qui lui attribue une valeur phallique. Nous pouvons comprendre qu'une femme puisse s'attacher à Celui qui lui offre une pareille image d'elle-même.

Puis, Justianne finit par approcher la cinquantaine. Chapsal aborde la question de la perte de la beauté au milieu de la vie : « *à la longue, et là est la misère, toutes se retrouvent affligées du mal universel et pourtant inacceptable, inacceptable : elles vieillissent (...) Se ternissent. Se délitent. Pourrissent sur pied...* »

Nous voilà face à ce qui peut faire arrêt dans une relation amoureuse : quand dans le regard de l'amant, une femme perçoit qu'il voit qu'elle perd sa beauté. De ce regard particulier, Colette avait fait le point sur lequel achoppait, pour Léa, sa relation à Chéri. Ce que reprend Chapsal est du même ordre: « *Or rien n'est plus perspicace qu'une femme pour discerner dans l'œil amoureux qui la considère un début - d'abord très léger - de déception* ».

Mais l'auteur de *L'embellisseur* est plus violent encore que Colette: "*Qu'on imagine Juliette, cinquante ans, trop pour l'époque, auprès d'un Roméo détournant les yeux de sa mère pour zieuter la petite serveuse...*" Elle ajoute : « *Pourtant, ce drame intime et silencieux - les femmes, là dessus, restent pudiques - se produit tous les jours. Même au sein du plus grand amour* ».

Cette perte concerne les femmes au milieu de la vie, et pas seulement celles qui ont un partenaire plus jeune. Néanmoins, le sentiment de danger est peut être plus fort quand celui qui incarne le regard de l'Autre est plus jeune.

Quand, deux ans après la fin de sa liaison, Justianne se résoud à faire un lift, son ami, chirurgien plastique, la prévient que tout ne se joue pas en termes de chirurgie, les femmes ne sont pas égales devant le vieillissement. Certaines semblent en rajouter du côté de la maltraitance, de l'enlaidissement, qu'elles font subir à leur corps:

-« *A qui crois-tu qu'elles en veulent à ce point, pour s'autodétruire?* » Demande Justianne que ce constat rend *pensive*.

-« *A leur mère, peut-être, ou à leur père, qui n'ont pas su leur dire, au moment clé de leur développement : "Tu es la plus belle, ma chérie, et tu le seras toujours..."* »

Les femmes ne sont pas égales face au vieillissement

Cette parole de l'Autre primordial me semble être en effet décisive sur la possibilité qu'une femme a de se maintenir belle. Nous connaissons des femmes tellement assurées de leur beauté que les autres, aussi, les voient belles. La romancière en parle: «*Heureusement, il y a aussi leur contraire : les belles pour toujours! Celles qui défient le temps, quoi qu'il arrive !... Parmi les "éternellement belles" célèbres, il y a eu Juliette Racamier, Diane de Poitiers, plus près de nous Simone Signoret, la reine mère d'Angleterre... Est-ce parce qu'elles ont assimilé le message? Ces femmes-là sont "comblées" par l'amour - celui d'un homme ou d'un public- et rayonnent perpétuellement du contentement d'elles-mêmes... Ridées, la peau flasque, les traits tombants, elles sont tellement assurées d'être resplendissantes qu'elles en convainquent leur entourage jusqu'à leur dernier souffle* ».

Dès 1945, Deutsch avait clairement décrit ces femmes protégées du vieillissement par leur narcissisme, véritable eau de Jouvence, et comprend ainsi le succès tardif de Ninon de Lenclos auprès des hommes. Elle rappelle que Freud voyait dans l'amour pour sa propre personne le secret peut-être de la beauté.

Chapsal va pousser plus loin cette hypothèse : «*Les femmes, pour exister, ont besoin de s'apprécier, de se charmer elles-mêmes, de se désirer en quelques sortes. Une amie sans amant lui a dit récemment : "Quand je me regarde dans la glace, le matin, après m'être coiffée, maquillée, et que je me trouve un sacré morceau -c'est vrai qu'elle l'est!-, je me dis que c'est dommage de laisser ça sans emploi sur le marché... J'ai envie de me prendre, et comme je ne peux pas, je cherche quelqu'un qui va le faire à ma place!"* »

Elle envisage alors une des causes possibles de l'arrêt de la vie sexuelle à la ménopause: «*C'est pourquoi, dès qu'elle ne se plaît plus, une femme peut cesser de faire l'amour. "Je n'en ai plus envie..."*, dit-elle. *Entendez par-là qu'elle n'a plus envie d'elle-même! Alors elle se retire de l'arène, change de comportement, de toilette, de philosophie.* Au Grand Siècle, les femmes légères parvenues à la ménopause devenaient des dévotes. Aujourd'hui, les femmes vieillissantes préfèrent déclarer qu'elles ne veulent plus du sexe.

Nous voyons bien là que le propre de l'image est l'investissement par la libido. Lacan appelle investissement libidinal : « *ce en quoi l'objet devient désirable, ce en quoi il se confond avec l'image que nous portons en nous* »¹³. A ce titre, l'image du corps est un objet comme une autre.

Aucun auteur psychanalyste n'a osé, dans ses écrits, exprimer des choses aussi simples et néanmoins vraies, qui se déduisent clairement du rapport d'un sujet à la fragilité de son identité féminine et de son image. Chapsal est plus courageusement à l'écoute de ce que disent et vivent les femmes à la ménopause.

Justianne s'était aperçue qu'elle commençait à ne plus s'aimer assez au fait qu'en longeant la glace, elle détournait la tête au lieu de se lancer un coup d'œil amical comme elle le faisait depuis son adolescence. Ce soudain refus de son image lui avait paru un signal à prendre en compte.

Après sa chirurgie plastique, l'héroïne retrouve un délice ineffable : « *être une joie pour ceux qui vous regardent, comme lorsqu'on est petit et que tous les visages s'éclairent du seul fait de votre apparition.* » Nous revoilà face à notre première expérience de nourrisson : de nous voir, cela réjouit ceux qui nous entourent.

Ce qui n'est rien d'autre que se faire l'objet du regard de l'autre parental ; se faire l'objet de sa pulsion scopique. Et, en se faisant, aller crocheter une jouissance qui le constitue en tant que S(~~A~~).

Mais son chirurgien l'avait averti : " *le temps continue son oeuvre...*" A la longue, c'est lui qui aura le dessus. Justianne le sait. Elle n'est ni folle ni délirante. " *Je ne fais que jouer les prolongations...*" Dans quel but? Pour gagner quoi? Peut être, pensons-nous, pour prolonger l'été indien d'une femme. Madeleine Chapsal, évoquant Simone de Beauvoir, dit qu'être femme, *c'est un chemin de Damas! A peine parvient-on à se faire reconnaître et aimer pour ce qu'on est, que l'évolution destructrice suit son cours : maladies, chagrins, accidents vous défont avant d'aboutir à l'inexorable vieillissement..* ». Nous dirions qu'il y a pour beaucoup de femmes un long trajet avant que de pouvoir dépasser le roc de l'envie du pénis et d'accéder, enfin, à une jouissance féminine auprès d'un Autre, de l'autre sexe. Beaucoup de deuils sont nécessaires, dont celui du maternel et de sa propre mère. Il n'est pas difficile d'entendre que certaines, y étant enfin parvenues, aient envie de jouer les prolongations.

Héraclite écrivait qu'à *Bíos l'arc, il est donné le nom de vie et que son œuvre, c'est la mort.*¹⁴ Serions-nous en droit d'espérer que la flèche prenne plus de temps dans la partie haute de son trajet que dans sa descente ?

Mais pourquoi, brutalement, Justianne s'était-elle sentie vieille à l'approche de sa cinquantaine ? Nous voilà confrontés à la dissymétrie du destin homme/femme face à la question du vieillissement : « *Un corps d'homme ne vieillit pas comme un corps de femme, il se contente de changer sans se déprécier. Imperceptiblement, les golfes en haut du front se creusent; il présente un peu de ventre, en buveur de bière qu'il est; deux rides dites viriles se forment autour de sa bouche. Mais si son amant accuse ainsi la prise d'âge, ça ne le rend que plus séduisant.* » L'investissement phallique de la beauté du corps concerne le corps féminin. D'un homme, on attend qu'il montre qu'il n'est pas sans en avoir, du phallus. Et, à l'apogée de sa carrière, cela lui est plus facile; sauf en ce qui concerne le pénis, simple avatar du phallus. Et encore, quand ce dernier défaille, ce n'est que dix ans après qu'une femme ait connu sa crise du milieu de la vie.

Nous savons que l'objet "a" a une fâcheuse tendance, désinvesti, à se retrouver en place de déchet. Comme un homme ne vient pas tenir cette place d'objet a dans le désir, ce vécu de déchet, à l'occasion d'une séparation n'est réservé qu'aux femmes.

&LE GYNECOLOGUE, PASSEUR DE LA CRISE DU MILIEU DE LA VIE

Pendant une année, j'ai été, tous les quinze jours, assister à une après-midi de consultation ménopause dans un hôpital. J'y ai entendu que c'est à son gynécologue qu'une femme parle des modifications corporelles qui l'angoissent, de l'impression que son corps n'est plus le même. S'il se montre attentif et prêt à entendre, elle lui dira ses détresses.

Quand Marguerite arrive à la consultation ménopause, elle est déjà suivie par un autre gynécologue et elle a un traitement hormonal. A la gynécologue qui lui demande : - « *Qu'attendez-vous de moi ?* », elle avoue : - « *J'entends parler de choses miraculeuses. Dans ma tête, j'ai toujours des moments d'humeur, de déprime.* » Elle vient donc à une consultation de ménopause pour une dépression sub-clinique.

Peu de temps avant sa première consultation, Marie Louise, 46 ans, est venue aux urgences pour une hémorragie qui avait duré toute la nuit. Comme elle n'a qu'un très petit fibrome, la gynécologue commente - « *C'est bizarre, quand même !* » Puis ajoute, comme si elle pensait à haute voix : - « *Il n'y a rien dans l'état organique qui puisse expliquer cela ; je ne sais pas.* Elle lui demande : - « *Avez-vous des angoisses ?* »

Marie Louise (avec vivacité) : - « *Pas du tout ! Je suis formateur en micro-informatique. Je mange normalement, je fais beaucoup de sport !* »

Le médecin conclut : *« Je pense que la ménopause est entrain de s'installer, mais vos troubles ne sont pas spécifiques. »*

Comme je recevais certaines de ces femmes en entretien, je me suis intéressée à y repérer l'effet des paroles proférées par le gynécologue¹⁵. Voici ce que va me dire Marie Louise, une semaine après cette consultation. - *« Je suis en pré-ménopause. Je vieillis, je le vois à ma peau, si je veille tard, ça se voit tout de suite. Je discute avec ma gynécologue. Les femmes, elles peuvent en parler. S'il y a des femmes qui disent : « ça ne m'a rien fait », tant mieux pour elles !. Si je viens la voir ici, c'est pour la gynéco et la ménopause. J'ai changé de gynécologue parce que l'autre me prenait pour une demeurée ; c'était un gynéco qui a pignon sur rue. Il me disait toujours que tout était normal ! Elle ajoute : - « Peut-être sur le plan physique, mais c'est sans compter le caractère. La ménopause est un état qui m'a amenée à m'interroger ».*

Marie Louise appelle *caractère* la dimension psychique ; ce qui, dans son cas, n'est pas faux. Elle dit que les hommes de sa vie ne lui ont pas apporté grand chose. Elle a vécu 10 ans avec le père de son fils, qui a 15 ans. *« J'avais décidé : un enfant pour 30 ans. J'avais décidé : Un seul enfant, c'est bien. Il y a aussi les circonstances, je me suis divorcée, mon fils avait trois ans. Je suis quelqu'un d'intègre. Un mari qui a une maîtresse, il ne va pas le dire, il a fallu que je mette les pieds dans le plat »* Elle l'a forcé à s'expliquer ; le lendemain elle était chez l'avocat et c'était fait. *« Je me suis dit : un vase fêlé coule toujours. »*

Cette femme va reprendre, en son nom, les dires de sa gynécologue: *« Dernièrement, j'ai eu une hémorragie, ; j'ai un fibrome mais rien ne prouve que ça venait de là. Avant mes règles, je deviens blanche, je me sens vraiment toute seule, pas assistée ; toute seule vraiment. Avant, les femmes ne voulaient pas en parler.*

Elle ajoute, triste : *« Le médecin n'a pas le temps. »* Marie Louise vient d'une famille nombreuse: *« Quand je pense à maman, elle avait du courage ! A l'époque, il n'y avait pas de pilule. Mes parents ne sont pas expansifs. Ils n'aiment pas trop parler. On s'est tous suivis : j'ai un frère, on est de la même année. J'ai souffert de manquer de choses, nous avions les vêtements de la mairie. »* Il est, bien sûr, plus facile pour elle de parler des carences sur le plan matériel. Si les relations restaient superficielles, il y avait sa propre incapacité à exprimer une difficulté : *« Si j'avais des conflits avec les parents, moi, je mettais dans un tiroir ; je ne peux pas dire. Ce mode de fonctionnement, je l'ai toujours eu ».* Depuis l'enfance, elle ne sait pas parler de ses souffrances. Sa seule façon, serait-elle de saigner ? Ce qui ne trouve pas à s'exprimer en mots viendrait là se court-circuiter dans du somatique, seul langage permis à la souffrance ?

Comme son mode de défense semble passer par un agi immédiat - s'il y a des problèmes, on s'en débarrasse - nous pouvons penser que si l'écoute de sa gynécologue n'avait pas été aussi fine, Marie Louise aurait pu aller demander une ablation d'utérus.

Dans une consultation consacrée à la ménopause - du simple fait de l'existence d'un THS - le médecin est non seulement supposé savoir sur le corps ; il est aussi supposé pouvoir apporter des remèdes aux maux de ce moment de la vie. Du coup les maux sont mis en mots, dans une demande qui n'aurait pas eu lieu sans une offre préalable de soulagement.

Blanche Marie est une mauricienne, qui rentre dans le bureau en lançant: *« Dr, vous êtes mon dernier espoir ! »* Elle est accompagnée par son mari, dit saigner abondamment et raconte une série de traitements hormonaux qui ont échoués. Elle sort un agenda où les jours sont entièrement occupés par l'inscription de l'intensité des saignements ; ils semblent avoir tout envahi dans la vie de Madame. Les saignements se sont intensifiés, de façon dramatique, depuis février. Comme le médecin la fait parler, elle finit par raconter que sa fille aînée a eu, trois mois auparavant, un grave accident en Ile Maurice dont elle garde, malgré les soins qu'elle a pu recevoir en France, d'importantes séquelles. Il apparaît aussi qu'en février - donc juste avant l'intensification des saignements - Blanche Marie a appris que sa fille cadette est

porteuse d'une neurofibromatose asymptomatique¹⁶, maladie génétique que sa mère à elle lui avait transmise.

Le Dr B. commente, plutôt pour elle-même : - « *Au fond vous saigniez à la place de pleurer.* »

Est-ce ces paroles qui ont permis au traitement hormonal proposé d'être d'emblée efficace sur le symptôme? Car madame revient à la consultation suivante, ravie : l'hémorragie est terminée, elle a des règles tout à fait normales. Tout se passe bien, conclue-t-elle. Elle a acheté le livre du Dr B. : - « *Grâce à ce que j'ai lu dans votre livre, je vais aller toute seule en Tunisie pour faire de la Thalasso!* »

Ce qui a été dit à la première consultation a permis un transfert très positif de Blanche Marie sur son gynécologue et sur son livre. Elle y a lu que la péri-ménopause était un moment important, où l'on avait le droit de s'occuper mieux de soi et prendre des décisions pour l'avenir. Elle annonce, d'ailleurs, sur un ton cérémonial : - « *Docteur, nous avons un an pour faire un dosage hormonal. Alors, mon mari sera à la retraite et nous partons pour l'Ile Maurice!* » Elle lui demande de dédicacer le livre et part en nous remerciant en nous embrassant, toutes les deux, avec effusion.

Quand je reçois B. M. en entretien, elle est encore accompagnée de son mari et me demande s'il peut y participer. B. M. (exclamative): - « *Que je puisse respirer sans lui ! J'ai été deux semaines à la thalasso seule. Le médecin devait entendre ce que je ne lui disais pas; elle a été d'une gentillesse ! Cette eau de mer - je suis née dans une île - j'ai besoin de me ressourcer. (Enthousiaste): Le traitement hormonal... à la limite, je me serais laissée aller; je traînais en robe de chambre, à l'âge de 46 ans.* »

Grâce au transfert sur sa gynécologue, Blanche-Marie s'est permise d'aller seule à la thalasso, de prendre un certain champ par rapport au mari et de sortir d'une dépression dans laquelle elle n'avait même plus le courage de s'habiller. Elle déplace son amour de transfert sur la femme médecin qui l'a reçue au bord de la mer. « *Elle devait entendre ce que je ne lui disais pas* », peut aussi s'appliquer à la souffrance que sa gynécologue a entendue, au-delà du saignement. Mais Blanche Marie ne semble pas avoir uniquement repris goût à son corps. Elle peut aussi dire l'importance de la mer pour quelqu'un né dans une île ; le projet de prendre leur retraite dans son pays d'origine semble avoir été élaboré dans ce contexte.

Blanche Marie va ensuite mettre des mots sur le vécu dépressif qu'elle avait traversé: - « *J'ai une ligature de trompe depuis l'âge de 32 ans, parce que je ne pouvais plus supporter les moyens de contraception. Mon mari s'est proposé; j'ai estimé qu'il pouvait encore avoir des enfants et que moi, grand-mère, je n'allais pas refaire ma vie de couple avec un petit bébé. Je préférais m'occuper des petits enfants. Même si lui, il refaisait sa vie.* »

Son fantasme d'être abandonné par un mari au profit d'une épouse plus jeune, encore capable de concevoir, va susciter l'évocation d'une autre perte : « *J'avais 21 quand mon mari m'a laissé seule – il est dans la marine de guerre -. J'ai perdu un bébé au sixième mois de grossesse ; même pas une tombe ! (pour le bébé). Il m'est resté là mon bébé (Blanche-Marie montre que c'est en travers de la gorge). Je n'arriverai pas à en guérir, c'est ma grosse croix à porter.* » La perte de son bébé, la fait reparler de la perte de sa fécondité, de sa décision de ligature, opération suggérée par le mari. Il semble qu'il y ait là un grief inconscient contre le mari, grief fréquent à la ménopause : que lui puisse continuer de procréer quand elle ne le peut plus. Mais ce n'est qu'au moment où elle aborde la ménopause que toutes ces pertes émergent.

Elle revient sur la maladie héréditaire qu'elle a transmise à l'une de ses filles- « Que moi, je sois malade, passe ; mais pas ma fille. J'ai longtemps porté ce fardeau : je me sentais minable par rapport à tous les autres humains. Cela vient de maman; je lui en ai voulu. » *Des dix enfants, ils ne sont que trois à être touchés.* « Je lui en voulais de lui en vouloir et je m'en voulais de lui en vouloir. La dernière fois que je l'ai vue, j'avais 18 ans ; je ne l'ai pas revue. Je ne leur ai pas dit « *au revoir* ». A dix huit ans, je me suis mariée enceinte : la honte est venue dans la famille par

ma faute. J'avais trahi la confiance de mes parents. J'étais au lycée, le bateau de mon mari séjournait au port. Il m'a dit : - 'Fais-moi confiance'. Je lui ai fait confiance, j'ai eu mon bébé ».

Blanche-Marie n'est revenue en Ile Maurice qu'au bout de vingt ans. Ses parents étaient déjà morts. Elle y est retournée parce que son mari y partait pour un contrat de coopération maritime entre les deux pays : « je n'y suis pas retournée de moi-même ; je n'étais pas courageuse ».

« J'aime bien faire l'amour avec mon mari – déclare-t-elle - En fait, nous étions d'éternels fiancés : les lettres, les coups de fil, une perm... Elle dit avoir souffert de sa vie de femme de marin, surtout quand le printemps arrivait : « Tous ces couples qui s'embrassaient, qui s'enlaçaient. Mais, quand on est ensemble, on est gourmand l'un de l'autre, c'est pour le plaisir de s'aimer. » B. M. s'adresse à son mari : - « Ces derniers temps, j'avais moins envie de toi. Puis, à moi : - « C'était avant que vous me voyiez. J'avais les seins douloureux. Mon mari posait les mains sur ma poitrine, je tournais le dos. »

Le mari: - « Je n'insistais pas. Mais tu étais malheureuse. Maintenant, c'est différent parce que tu te sens mieux. »

B. M.: - « Une seconde viel! Ça me fait même peur, à la limite. L'Ile Maurice, c'est la villégiature. Notre fille y habite.

Seule avec moi, elle parle de la mission pour laquelle son mari doit partir dans le Pacifique : « Le message est arrivé, avec son nom à lui ; ils ont besoin de lui. J'ai besoin que mon mari soit mon héros. » Son visage s'illumine : « Il est mon héros, Mon père était un héros à mes yeux. Mon papa travaillait à la Banque de Londres; il n'avait que son certificat d'études. Il fallait renier son origine indoue. Je souffre parce que je ne sais pas parler ma langue. Je vais l'apprendre et aussi la danse indoue et la danse de l'Ile Maurice ; connaître un peu plus sur mes origines. A l'école anglaise, nous ne pouvions plus parler notre langue. Mon père a joué l'intégration. »

En venant en Europe et en se mariant à un européen, n'aurait-elle pas été jusqu'au bout de cette intégration voulue par son père? je lui demande. Cette hypothèse lui plaît.

Blanche-Marie raconte comment elle triche, comment elle se fait des shampooings colorants; qu'elle utilise une crème contour des yeux et une crème hydratante, qu'elle met son rouge à lèvres. Elle associe attendrie: « Maman avait sa poudre de riz et son rouge à lèvres, rouge brillant, ses petits chapeaux, ses gants et ses chaussures assorties au sac à main. Elle avait des culottes avec des élastiques en caoutchouc qui claquaient. Ce sont des souvenirs formidables! »

Pour conclure, je lui dis: « Si une mère se fait belle, si elle danse, elle permet à ses filles de faire de même ».

La ménopause est un passage qui peut avoir, pour une femme, la valeur d'une passe si le passeur – le gynécologue à qui elle s'adresse – veut bien l'entendre. . Il est le véritable passeur de la crise du milieu de la vie.

¹ Harris H.: Op. cit. p. 75

² A propos du stade du miroir voir : Laznik M. C. : « Le stade du miroir », in *Dictionnaire de Psychanalyse, Calman-Lévy, Paris ,à paraître en 2002.*

³ Laznik M. C. : « Imaginaire », in *Dictionnaire de Psychanalyse, Calmann-Lévy, Paris ,à paraître en 2002.*

⁴ Chapsal, la romancière, décrit cela assez bien.

⁵ Lacan J. : L'angoisse, séminaire inédit, leçon du 28 novembre 1962

⁶ Voici comment Lacan y redessine le schéma optique. Nous voyons que, dans l'image spéculaire, il n'y a qu'un manque ($-\square$). La représentation de l'investissement libidinal – figuré ici par le bouquet que Lacan appelle *objet « a »* – n'est visible qu'au regard de l'Autre.

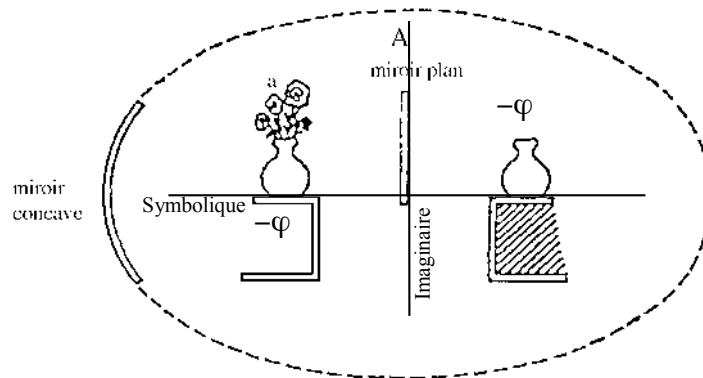


Fig. III: reprise du schéma en 1962

⁷ Laznik M. C. : « La voix comme premier objet de la pulsion orale », in *Langages du très jeune enfant*, la revue *Psychanalyse et enfance du Centre Alfred Binet*, éditions du Monde Interne, septembre 2000, France, p. 101-117.

⁸ Hiltenbrandt J. P. : * in, « Le corps, qu'entendez-vous par là ? », Journées de A. F. I. Paris 2001, voir date et page.

⁹ Doress-Worters P. B., Laskin Siegal D.: *The new Ourselves, Growing Older*, pub. By Simon & Schuster, New York, 1974.p. 43.

¹⁰ Lerude M. : Op. cit.

¹¹ Op. cit. p. 44.

¹² Chapsal M.: *L'embellisseur*, Editions Fayard, 1999.

¹³ Laznik M. C. : « Imaginaire », in *Dictionnaire de Psychanalyse*, Calmann-Lévy, Paris, à paraître en 2002.

¹⁴ Ce fragment d'Héraclite se trouverait dans Diels et il est cité par Lacan à propos des rapports entre pulsion sexuelle et pulsion de mort. Lacan en parle dans la leçon du 15 mai 1964. Voir Lacan J. : *Le séminaire livre XI : les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. du Seuil, Paris, 1973, p*.

¹⁵ Mais aucune écoute des patientes n'aurait été possible sans la collaboration et la confiance dont Marianne Buhler m'a fait l'honneur. Qu'elle en soit, encore une fois, remerciée.

¹⁶ Maladie de Recklinghausen